

**IDENTITÉ ET ESPACE. L'IMAGINAIRE DE LA TERRE  
ANDALOUSE DANS CARMEN DE PROSPER MÉRIMÉE**

**IDENTITY AND SPACE. THE IMAGINARY OF ANDALUSIA IN  
PROSPER MÉRIMÉE'S CARMEN**

**IDENTIDAD Y ESPACIO. EL IMAGINARIO DE LA TIERRA  
ANDALUSA EN CARMEN DE PROSPER MÉRIMÉE**

**Diana-Adriana LEFTER<sup>1</sup>**

**Résumé**

*Notre travail propose une étude de l'imaginaire de l'espace espagnol, plus précisément de celui andalous, tel qu'il apparaît dans la nouvelle Carmen de Prosper Mérimée. Notre point de vue est que la terre andalouse, qui déclenche l'intérêt du voyageur et du chercheur Mérimée, est le fruit d'un métissage historique et culturel qui se manifeste dans la modalité de la population d'agir, de penser, de vivre les passions. En d'autres termes, l'Andalousie de Mérimée n'est pas seulement un espace géographique, mais le résultat actuel du contact et du mélange des cultures, des langues et des civilisations successives ou simultanées et, par conséquent, la population qui y vit assume dans ses manifestations cet héritage ancestral ; leur représentation du monde en est marquée. Nous nous occupons, dans ce travail, plus précisément des signes identitaires, voyant en ceux-ci l'actualisation de tout un imaginaire lié au métissage de l'espace.*

*Mots-clé : métissage, identité, héritage culturel*

**Abstract**

*Our paper is a study of the Spanish, more precisely of the Andalusia imaginary of space as it appears in Prosper Mérimée's short story Carmen. Our basic idea is that the Andalusia space is the result of a historic and cultural mixture manifested in the way that the population acts, thinks and lives its passions. This is territory that awakes Mérimée's interest, both as a traveller and as a scientist. In other words, Andalusia is a geographical territory, but also a spiritual one, the actual result of a long living mixture of cultures, languages and civilizations. Thus, the population that inhabits this territory assumes in its manifestations this ancestral inheritance: their way of representing the world is influenced by this legacy. In our paper, we deal more precisely with the manifestation of the identity signs, because we see in them the manifestation of a imagination world connected to the inhabited space*

*Keywords : mixture, identity, cultural heritage*

---

<sup>1</sup> [diana\\_lefter@hotmail.com](mailto:diana_lefter@hotmail.com), Université de Pitesti, Roumanie

### **Resumen**

*Nuestro trabajo propone un estudio sobre el imaginario del espacio español, más precisamente del andaluz, tal como aparece en la novela corta Carmen de Prosper Mérimée. Nuestro punto de vista es que la tierra andaluza, que suscita el interés del viajero e investigador Mérimée, es el resultado de un mestizaje histórico y cultural que se manifiesta en la manera en la cual la gente acciona, piensa, vive sus pasiones. En otros términos, Andalucía de Mérimée no es solamente un espacio geográfico, sino el resultado actual del contacto e interferencia de culturas, lenguas y civilizaciones sucesivas o simultáneas y, por consiguiente, la gente que vive en aquel territorio asume en sus manifestaciones esta herencia ancestral; su modo de representarse el mundo está marcado por esta herencia. En el presente trabajo nos preocupamos, más precisamente, de los signos de identidad, ya que vemos en estos signos la actualización de un imaginario relacionado con el mestizaje del espacio.*

*Palabras clave: mestizaje, identidad, herencia cultural*

### **L'imaginaire de l'espace andalous. L'œil du voyageur**

*Carmen*, l'une des plus connues nouvelles de Mérimée, présente l'histoire d'amour passionnelle et tragique d'une gitane, Carmen, et d'un basque, José Navarro, placée ans la terre exotique et ardente de l'Andalousie. La rédaction de cette nouvelle s'inscrit, pour Mérimée, dans une constante préoccupation pour l'espace espagnol<sup>1</sup>, pour celui andalous en particulier et pour l'étude des populations européennes exotiques, les Bohémiens<sup>2</sup> dans ce cas.

Mérimée est sans doute un voyageur cosmopolite, qui combine sa passion pour le voyage avec celle pour la découverte de l'histoire vivante locale. Des expéditions à l'Orient aux voyages en Allemagne, en Autriche, en Italie et surtout en Espagne, Mérimée ne cesse pas de chercher la couleur locale, l'histoire de la terre et de la population et surtout la spécificité de l'espace, reflétée dans le parler, dans les mouvements, dans les coutumes, dans les passions et dans les signes identitaires des gens.

Comme Tzvetan Todorov le remarque, chaque voyageur – et Mérimée n'y fait pas exception – entre en interaction avec les autres au cours de son voyage.<sup>3</sup> Dans cette rencontre, c'est l'interaction qui l'emporte sur la perspective, car c'est la première qui permet au voyageur d'accéder

---

<sup>1</sup> Pour Mérimée, l'Espagne est sa patrie d'élection et il y entreprend plusieurs voyages : en 1845, en 1846, en 1853 et en 1859.

<sup>2</sup> Mérimée choisit de terminer sa nouvelle *Carmen* avec un chapitre analytique, qui ne contribue pas au développement narratif, mais qui propose une vision scientifique sur la physionomie, la langue, les pratiques communautaires et l'histoire des bohémiens.

<sup>3</sup> cf., Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 451.

aux mécanismes cachés qui engendrent la présence de l'autre : appartenance à une race, nation, religion, famille, code comportemental, etc. Or, cela rend compte de l'imaginaire qui sous-tend l'espace dans lequel se trouve l'autre :

« On aura affaire à un rapport non plus de représentation (comment pense-t-on les autres) mais de contiguïté et de coexistence (comment vit-on avec les autres). Cela implique évidemment qu'il y ait eu interaction. »<sup>1</sup>

L'interaction est d'ailleurs fondamentale dans le rapport de Mérimée avec la terre et surtout avec la population qui y habite. Selon la classification de Todorov, il est un impressionniste, à savoir « un touriste très perfectionné : d'abord, il a beaucoup plus de temps que le vacancier, ensuite il élargit son horizon aux êtres humains, enfin il rapporte chez lui, non plus de simples clichés photographiques ou verbaux, mais, disons, des esquisses, peintes ou écrites. »<sup>2</sup> En véritable impressionniste, Mérimée se laisse séduire plutôt par les gens que par le pays ; les gens, par leur manière de se manifester, reportent à la surface l'imaginaire pour lequel la terre a été le creuset.

Quelle est donc la place de la terre espagnole dans l'œuvre de Mérimée ? Sans doute, la connaît-il bien, avec l'œil du voyageur et de l'historien passionné dans le même temps. Ensuite, cette terre est pour lui le siège de tout un imaginaire culturel, langagier, vestimentaire, qui trouve ses racines dans le métissage historique et qui s'actualise dans les pratiques et dans les coutumes de la population locale. L'espace espagnol est dans le même temps héritier de romanité<sup>3</sup>, terre des gitans andalous<sup>4</sup> et des

---

<sup>1</sup> Todorov, Tzvetan, *op. cit.*, p. 451.

<sup>2</sup> Idem., p. 454-455.

<sup>3</sup> « D'après mes propres conjectures sur le texte de l'anonyme, auteur du *Bellum Hispaniense*, et quelques renseignements recueillis dans l'excellente bibliothèque du duc d'Ossuna, je pensais qu'il fallait chercher aux environs de Montilla le lieu mémorable où, pour la dernière fois, César joua quitte ou double contre les champions de la république. Me trouvant en Andalousie au commencement de l'automne de 1830, je fis une assez longue excursion pour éclaircir les doutes qui me restaient encore. » (Mérimée, Prosper, *Carmen in Carmen et treize autres nouvelles*, Folio classiques Gallimard, Paris, 2007, p. 91.)

<sup>4</sup> « L'Espagne est un des pays où se trouvent aujourd'hui en plus grand nombre encore, ces nomades dispersés dans toute l'Europe, et connus sous les noms de *Bohémiens*, *Gitanos*, *Gypsies*, *Zigeuner*, etc. La plupart demeurent, ou plutôt mènent une vie errante dans les provinces du Sud et de l'Est, en Andalousie, en Estramadoure, dans le royaume de Murcie ; il y en a beaucoup en Catalogne. (Mérimée, Prosper, *op. cit.*, p. 166.)

catholiques espagnols fervents<sup>1</sup>, des basques au cœur dur<sup>2</sup>, terre des fascinants combats de taureaux<sup>3</sup> et des sorcières<sup>4</sup>. Bref, Mérimée trouve dans l'espace espagnol source de détails pittoresques, de comportements métissés et de passions tumultueuses, une source qu'il a choisi de connaître directement<sup>5</sup>.

Sa plus connue nouvelle, *Carmen*, a une source espagnole bien évidente ; l'auteur lui-même en donne le témoignage dans une lettre écrite à Mme. de Montijo, le 16 mai 1845.<sup>6</sup> Pourtant, Mérimée ne se contente pas de transcrire cette histoire typiquement passionnelle, il la transforme selon ses buts : il la fait peupler de gitans, de basques et d'espagnols pour en extraire tout le métissage de l'espace espagnol et pour en faire ressortir la force de l'imaginaire de cet espace, rencontre de langues, de comportements et de passions.

Nous allons nous occuper dans ce qui suit du repérage et de l'analyse des signes identitaires, voyant en ceux-ci l'actualisation de tout un imaginaire lié au métissage de l'espace où ils vivent.

### **Imaginaire spatial et signes identitaires**

Le narrateur de *Carmen* se révèle, tout le long de l'histoire qu'il présente, un excellent et fin connaisseur de l'identité locale, une identité qui est, selon nous, le résultat de la vie commune de populations différentes sur

---

<sup>1</sup> « Dès que je reparus au couvent des Dominicains, un des pères qui m'avait toujours montré un vif intérêt dans mes recherches sur l'emplacement de Munda, m'accueillit les bras ouverts, en s'écriant :

- Loué soit le nom de Dieu ! Soyez le bienvenu, mon cher ami. Nous vous croyions tous morts et moi, qui vous parle, j'ai récité bien des *pater* et des *ave*, que je ne regrette pas, pour le salut de votre âme. » (Idem., p. 115.)

<sup>2</sup> « [...] – Dieu ! Vous ne savez pas qui est cet homme-là. C'est José Navarro, le plus insigne bandit de l'Andalousie. » (Idem., p. 102.)

<sup>3</sup> Mérimée dédie l'une de ses *Lettres d'Espagne*, la première, justement à la tauromachie.

<sup>4</sup> Une autre Lettre d'Espagne aborde ce sujet.

<sup>5</sup> « ... En Espagne, j'ai toujours eu des muletiers et des toreros pour amis. J'ai mangé plus d'une fois à la gamelle avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas, le peur de perdre le respect qu'il a pour son propre œil. J'ai même bu à la même outre qu'un galérien. Il faut dire aussi qu'il n'y avait que cette outre et qu'il faut boire quand on a soif. » (lettre de Mérimée adressée à Jenny Dacquín, reprise dans Mérimée, Prosper, *op. cit.*, p. 485).

<sup>6</sup> « Je viens de passer huit jours enfermé à écrire, non point les faits et les gestes de feu D. Pedro, mais une histoire que vous m'avez racontée il y a quinze ans et que je crains d'avoir gâtée. Il s'agissait d'un *jaque* de Malaga qui avait tué sa maîtresse, laquelle se consacrait exclusivement au public. Après *Arsène Guillot* je n'ai rien trouvé de plus moral à offrir à nos belles dames. Comme j'étudie les Bohémiens depuis quelque temps, j'ai fait nom héroïne Bohémienne. » (lettre de Mérimée adressée à Mme. Montijo, reprise dans Mérimée, Prosper, *op. cit.*, p. 470).

un même territoire, ayant connu, le long des époques, un permanent processus de métissage. Les détails identitaires portent sur la langue, sur le code comportemental et de civilité, sur l'aménagement des maisons, sur la musique, sur les vêtements, sur la physiologie.

#### La langue

Comme l'on sait, l'espace espagnol se caractérise par le multilinguisme, d'une part, et par les différences dialectales dans l'utilisation de l'espagnol standard, de l'autre. Cette double caractéristique apparaît dans *Carmen* comme signe identitaire plus d'une fois : il s'agit tout d'abord des fragments dialogaux en basque ou en rommani et ensuite des observations, qui apparaissent souvent comme notes en bas de page, sur les caractéristiques phonétiques locales de l'espagnol. Par exemple, le narrateur, l'archéologue français qui raconte l'histoire de Carmen et de Navarro, identifie José Navarro comme non-andalous d'après sa manière étrangère de prononcer le « s » : « - Oui, monsieur, répondit-il. C'étaient les premiers mots qu'il faisait entendre et je remarquai qu'il ne prononçait pas l's à la manière andalouse, d'où je conclus que c'était un voyageur comme moi, mais archéologue seulement. »<sup>1</sup>

#### Le code comportemental, de civilité et ethnique

Le même archéologue français se montre un familier du code comportemental et de civilité des habitants de l'espace espagnol. Par exemple, il interprète correctement le signe d'offrir un cigare, fait par Navarro, comme un signe d'hospitalité<sup>2</sup>, pareil au partage du pain et du sel en Orient ; de même, le partage de la nourriture et des cigarettes établit une relation amicale, non-agressive, entre les participants à l'acte – c'est le signe, pour le Français, du comportement pacifique envers lui de José Navarro<sup>3</sup>. Dans le même temps, José Navarro, identifié comme brigand, ne représente pas pour l'archéologue un motif d'inquiétude, mais la certitude du respect d'un code non-écrit qui veut que toute personne se trouvant à côté d'un brigand soit protégée contre d'autres menaces<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Mérimée, Prosper, *op. cit.*, p. 94-95.

<sup>2</sup> « En Espagne, un cigare donné et reçu établit des relations d'hospitalité, comme en Orient le partage du pain et du sel. » (Idem., p. 94).

<sup>3</sup> « Je connaissais assez le caractère espagnol pour être sûr de n'avoir rien à craindre d'un homme qui avait mangé et fumé avec moi. » (Idem., p. 97).

<sup>4</sup> « Sa présence même était une protection assurée contre toute mauvaise rencontre. » (Idem., p. 97).

Un autre élément spécifique à l'espace espagnol sont les *neverias*, forme tangible d'un comportement convivial et de la soif pour la fraîcheur dans cette terre ardente : « Je crus n'être point indiscret en lui offrant d'aller prendre des glaces à la *neveria*. En Espagne, il n'y a guerre de village qui n'ait sa *neveria*. »<sup>1</sup>

Le fin observateur qu'est l'archéologue français se montre aussi un bon connaisseur de la structure de la société espagnole, de son évolution suite au contact, sur le même territoire de populations aux cultures et aux mentalités différentes, un bon connaisseur aussi des relations et des privilèges dont jouissaient, par exemple, les nobles espagnols, les *hidalgos*, d'être exécutés par la garrote, ce qui les distinguait des hommes du peuple, pour lesquels être pendus était une punition aussi bien qu'une humiliation : « -Oh ! n'ayez aucune inquiétude ; il est bien recommandé, et ne peut le pendre deux fois. Quand je dis pendre, je me trompe. C'est un *hidalgo*, que votre voleur ; il sera donc garrotté après-demain sans rémission. »<sup>2</sup>

Une bonne connaissance du métissage ethnique de la terre espagnole entraîne une familiarisation avec les sensibilités ethniques qui dominent les relations entre les Andalous et les Basques, ceux derniers utilisant la seule langue non-romane sur le territoire espagnol, l'*euskera*. Cette langue est perçue par les Andalous comme étrangère et même difficile par son phonétisme, mais aussi comme signe d'appartenance à une culture qui refuse le métissage avec celle espagnole majoritaire, comme signe d'appartenance à une communauté enveloppée dans le mystère, un mystère fait d'obscurité : « On le connaît dans le pays sous le nom de José Navarro, mais il a encore un autre nom basque que ni vous, ni moi ne prononcerons jamais. »<sup>3</sup>

Cette différence ethnique est perçue plutôt par les représentants des autres groupes ethniques habitant sur le territoire espagnol et moins par le voyageur français, qui peut se permettre le privilège d'un regard objectif. Les Basques eux-mêmes définissent leur identité par trois paramètres : l'espace géographique, l'onomastique et la religion. Ces trois composantes, liées en fin de comptes à un territoire, construisent leur imaginaire à eux, un imaginaire en vertu duquel ils se sentent et se veulent différents des autres groupes ethniques, ne voulant pas s'en mêler et s'y intégrer. José Navarro, ou Lizarrabengoa, si l'on veut, se déclare Basque parce qu'il vient d'un certain territoire, parce qu'il porte un nom à résonance basque et parce qu'il

---

<sup>1</sup> Idem., p. 109.

<sup>2</sup> Idem., p. 116.

<sup>3</sup> Idem., p. 116.

est chrétien : « Je suis né, dit-il, à Elizondo, dans la vallée de Baztan. Je m'appelle don José Lizzarabengoa, et vous connaissez assez l'Espagne, monsieur, pour que mon nom vous dise aussitôt que je suis Basque et vieux chrétien. »<sup>1</sup>

#### L'aménagement des maisons

L'espace de la maison espagnole représente, pour le chercheur français, le territoire qui met ensemble bonne partie des éléments qui contribuent à la constitution de l'imaginaire espagnol : elle est espace de la rencontre conviviale, de dialogue, de la musique typique. L'archéologue remarque, par exemple, dans la *venta* où il passe la nuit avec son guide Antonio et avec José Navarro, un instrument musical pendu au mur. Une mandoline qui signale la passion multiculturelle des Espagnols pour la musique : « Après avoir mangé, avisant une mandoline accrochée contre la muraille – il y a partout des mandolines en Espagne, - je demandai à la petite fille qui nous servait si elle savait en jouer. »<sup>2</sup>

Celui qui va jouer une chanson sera José Navarro : « Si je ne me trompe, lui dis-je, ce n'est pas un air espagnol que vous venez de chanter. Cela ressemble aux *zorzicos*, que j'ai entendus dans les *Provinces*, et les paroles doivent être en langue basque. »<sup>3</sup>

#### Les vêtements

Les vêtements constituent également signe d'identité, d'une double appartenance : à l'espace espagnol, mais aussi à une culture autre qui se développe dans cet espace. Par exemple, Carmen se remarque par sa différence vestimentaire. Observée par l'archéologue français, Carmen frappe par son animalité, par son côté sauvage, concentré surtout dans ses yeux. Observée par José Navarro, Carmen se remarque tout d'abord par sa manière effrontée de s'habiller et de se comporter. Le peu de pudeur dans dévoiler ses bras et ses épaules, dans regarder aux yeux les hommes, dans porter des vêtements en couleurs fortes – notamment le rouge – dans les mouvements lascifs du corps, attirent l'attention du basque, qui est frappé par la différence raciale et sociale de Carmen. Le rouge qui domine l'image de la gitane lors de la première rencontre avec José est signe de la passion irrationnelle qu'elle lui inspire. Ainsi, le code vestimentaire devient-il une autre composante-clé de l'image de Carmen :

---

<sup>1</sup> Idem., p. 119.

<sup>2</sup> Idem., p. 99.

<sup>3</sup> Idem., p. 100.

*Voilà la gitanilla ! Je levai les yeux et je la vis. C'était un vendredi, je ne l'oublierai jamais. [...]*

*Elle avait un jupon rouge fort court qui laissait voir ses bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de sa bouche, et elle s'avavançait en se balançant sur ses hanches comme une pouliche du haras de Cordoue.<sup>1</sup>*

Le code vestimentaire abordé par Carmen transmet la passion et éveille la passion dans le même temps. Le coloris de ses vêtements, criards, dominés par le rouge et par les couleurs reflétant la lumière, est choisi dans sa stratégie qui est celle d'attirer l'attention et aussi d'affirmer son identité ethnique, le rouge étant la couleur dominante dans les vêtements gitans traditionnels. Sa tenue lors du second contact visuel avec José joue sur le double symbolisme de la diablesse sainte, ce qui ne fait qu'accroître le désir de José d'avoir cette femme mystérieuse : « Elle était parée, cette fois, comme une châsse, pomponnée, attifée, tout or et tout rubans. Une robe à paillettes, des souliers bleus à paillettes aussi, des fleurs et des galons partout. »<sup>2</sup>

Comme elle sait éveiller la passion par le code vestimentaire et par la manière dans laquelle les vêtements laissent découvrir le corps, Carmen sait également se construire, toujours par les vêtements, d'autres identités. Son apparition physique et vestimentaire est totalement différente lorsqu'elle se trouve en compagnie du milord anglais, comme sa compagne : « Pour elle, elle était habillée superbement : un châle sur les épaules, un peigne d'or, tout en soie. »<sup>3</sup>

Ce qui frappe dans cette image de Carmen, c'est sa décence et le signe du bon vivant. Son habilité à se servir du code vestimentaire pour transmettre un message est exemplaire, relevant d'une grande capacité et dédoublement, spécifique de l'acteur. Sa description est focalisée d'ailleurs sur un détail ; les épaules – libres, découvertes lors de l'apparition d'un José qu'elle voulait séduire, et couvertes pour offrir l'image de la décence et de la femme qui n'est pas à la recherche d'une conquête, lorsqu'elle accompagne l'Anglais.

---

<sup>1</sup> Idem., p. 121.

<sup>2</sup> Idem., p. 130.

<sup>3</sup> Idem., p. 150.

### La physionomie

Le métissage de la terre espagnole aboutit à un métissage de la population. Par exemple, après l'aveu de Carmen qui affirme être Bohémienne, l'archéologue français l'identifie selon ses traits physiques, comme race non pure, mi-gitane, mi-espagnole : « Je doute fort que mademoiselle Carmen fût de race pure, du moins elle était infiniment plus jolie que toutes les femmes de sa nation que j'aie jamais rencontrées. »<sup>1</sup> Il s'ensuit que la beauté n'est pas une caractéristique que le voyageur attribue aux gitans et que, encore plus, les critères qu'il applique dans son jugement esthétique sont ceux français et non pas espagnols.<sup>2</sup>

Ce qui frappe dans l'apparence physique de Carmen, c'est son indéfinissable : Elle est mi-bohémienne et mi-espagnole, mi-humaine et mi-animale, mi-câline et mi-violente. Cette caractéristique de l'apparence physique de Carmen ne frappe pas seulement José Navarro, mais aussi l'archéologue français qui la rencontre pour la première fois sur le pont, à Cordoue : « C'était une beauté étrange et sauvage, une figure qui étonnait d'abord, mais qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux surtout avaient une expression à la fois voluptueuse et farouche que je n'ai trouvé depuis à aucun regard humain. Œil de bohémien, œil de loup, c'est un dicton espagnol qui dénote une bonne observation. »<sup>3</sup>

Les yeux sont d'ailleurs l'élément central dans la construction de l'apparence physique de Carmen et également signe identitaire<sup>4</sup>. Ils sont, bien plus, armes de séduction, en tant que principaux canaux de transmission des messages, pouvant exprimer des sentiments aussi divers que l'attraction, la menace, la candeur, le mépris, la haine. La première image dont est frappé l'archéologue français sont les beaux grands yeux de Carmen, pleins de passion animale : « [...] je vis qu'elle était petite, jeune, bien faite, et qu'elle avait de très grands yeux. »<sup>5</sup>; et ensuite : « Ses yeux étaient obliques, mais admirablement fendus. [...] Ses yeux surtout avaient

---

<sup>1</sup> Idem., p. 111.

<sup>2</sup> « Pour qu'une femme soit belle, disent les Espagnols, il faut qu'elle réunisse trente ou, si l'on veut, qu'on puisse la définir au moins de dix adjectifs applicables chacun à trois parties de sa personne. Par exemple, elle doit avoir trois choses noires : les yeux, les paupières et les sourcils ; trois fines, les doigts, les lèvres, les cheveux, etc. Voyez Bratôme pour le reste. » (Idem., p. 111.)

<sup>3</sup> Idem., p. 111.

<sup>4</sup> « Elle estropiait le basque, et je la crus Navarraise ; ses yeux seuls et sa bouche et son teint la disaient bohémienne. » (Idem., p. 126)

<sup>5</sup> Idem., p. 108.

une expression à la fois voluptueuse et farouche que je n'ai trouvé depuis à aucun regard humain. »<sup>1</sup>

### **Conclusion**

A l'instar de Mérimée, l'archéologue français qui assume la narration dans *Carmen* raconte une histoire typiquement espagnole, par les yeux d'un chercheur et d'un voyageur impressionniste. Son observation s'arrête plus sur les gens que sur l'espace et, pour les gens, sur la multitude culturelle, linguistique, mentalitaire, que la terre hispanique a fait naître le long des époques. Il observe donc la manière dans laquelle l'imaginaire de l'espace espagnol s'actualise dans le comportement des gens. L'avantage qu'il présente est que son regard jouit de l'objectivité du chercheur et de l'étranger dans le même temps. Ainsi, il recherche et décèle les indices identitaires dans les langues parlées sur ce territoire, dans le code comportemental, de civilité et ethnique des gens, dans les vêtements et dans la physionomie, voyant en tout cela, dans le même temps, les manifestations d'un imaginaire spatial commun et les parties distinctes qui forment une sorte de caléidoscope typiquement hispanique.

### **Œuvre de référence**

Mérimée, P., *Carmen et treize autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 2007

### **Bibliographie**

Autin, J., *Prosper Mérimée, écrivain, archéologue, homme politique*, Paris, Perrin, 1983

Maingueneau, D., *Carmen. Racines d'un mythe*, Paris, Le Sorbier, 1984

Salaun, S., Etienvre, Fr. coord., *Les(s) plaisirs(s) en Espagne (XVIIIe-XXe siècle)*, Université de la Sorbonne Nouvelle, Centre de Recherche sur l'Espagne contemporaine, 2004

Todorov, Tz., *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989

Todorov, Tz., *Viața comună. Eseu de antropologie generală*, Editura Humanitas, București, 2009

---

<sup>1</sup> Idem., p. 111.